

UN PETIT MIRACLE

© 2024 éditions Project'îles.

9, Allée Pablo Casals

87410, Le Palais-sur-Vienne

« Les éditions Project'îles reçoivent l'aide de la DAC Mayotte, de l'ALCA Nouvelle Aquitaine pour la publication et la promotion de leurs livres. »

« L'autrice a bénéficié pour l'écriture de ce roman d'une bourse financée par le CNL. Elle a été accueillie dans la résidence Lattara par la Métropole de Montpellier durant trois mois au printemps 2022. »

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

© La photo de couverture est une œuvre originale de Christian Ruault.

Design graphique : Vincent Plisson

Photo de l'autrice : Francesco Gattoni.

ISBN : 978-2-493036-20-9

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès

94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : Pollen - 61, Z.I du Bois Imbert

85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

ANNIE FERRET

UN PETIT MIRACLE

Roman • *Tantara*

p²

« – Ah ! l'oiseau gris à l'allure de vieille ! réclamait Santano. Ah ! l'oiseau gris ! Ah ! l'oiseau éveilleur, qu'attends-tu pour sauter sur la terrasse et saluer le soleil ? Vite ! Vite, le jour point ! Vite, avant que l'oiseau de zizanie ne chante et que la journée ne commence par un aussi mauvais augure ! Chante, l'oiseau gris ! »

Miguel Angel Asturias,

Une certaine mulâtresse, Albin Michel, 1965.

« Le capitalisme central peut s'offrir le luxe de créer ses propres mythes de l'opulence et d'y croire, mais on ne se nourrit pas de mythes, et les pays pauvres, qui constituent le vaste capitalisme périphérique, le savent bien. »

Eduardo Galeano,

Les Veines ouvertes de l'Amérique latine, Plon, 1981.

PREMIÈRE PARTIE

Ton histoire ne tenait pas debout. Tu répétais que tu t'appelais Juan et que tu étais innocent, mais ton histoire ne tenait pas debout. Tu le savais et ils le savaient aussi. Les flics. Ça ne tenait pas debout. Tu étais assis dans une salle d'interrogatoire, dans un commissariat de police. Tu t'étais rendu de toi-même dans ce commissariat. Ta tête dodelinait. Ton menton heurtait ton sternum, tellement penché sur ta poitrine qu'on aurait dit qu'ils t'avaient fait une élongation du cou. Les flics. Peut-être que c'était vrai. Ton cou allait peut-être se détacher de ton tronc et tomber à tes pieds, et alors tu serais mort. Peut-être que tu ne sentirais rien de plus, finalement. Tu n'imaginais rien de pire en tout cas que cette douleur atroce qui te prenait tout entier. Jusqu'aux tripes. Peut-être même que tu étais déjà mort. Tu avais tellement mal que tout cela te semblait plausible à présent. Être déjà mort et ne pas encore le savoir. Tu te demandais si tes vertèbres cervicales étaient brisées et si on pouvait continuer à vivre comme ça, le cou détaché du tronc, tu sentais que plus rien ne tenait debout, ni ton histoire ni ton corps ni plus rien. Il n'y avait encore pas si longtemps, il t'arrivait de faire des tours de magie, mais des numéros tout simples, des foulards roses et des lapins stupides qui se volatilisaient et surgissaient là où on ne les attendait pas, rien à voir avec une caisse coupée en deux ou un buste décapité juste pour rire. Un peu de bave dégoulinait au coin de tes lèvres, mêlée du côté droit avec le sang, beaucoup de sang, mais qui coulait moins que tout à l'heure. Ça épaississait et ça devenait collant. On aurait dit de la poix avec de l'étoffe pour colmater une brèche, le sang bouchait le sang, arrêtait tout seul l'hémorragie. La nature fait bien les choses, hein ? Tu essayais de sourire, juste pour voir si ta

bouche t'obéissait encore, mais tu n'y arrivais pas, d'abord parce qu'il n'y avait vraiment pas de quoi sourire, ensuite parce que ça te faisait un mal de chien. Tes lèvres penchaient vers la droite, elles étaient rouges et gonflées, ça saignait moins, mais c'était de plus en plus rouge. Tu ne comprenais rien à ce qui se passait, rien aux mots étranges que prononçaient les deux officiers de police, qui ne portaient pas d'uniforme. Tu répétais encore que tu étais innocent. À force de le dire, tu ne savais plus si c'était seulement dans ta tête ou si tu criais vraiment ces mots. Tu disais que c'était tout à fait vrai que tu avais transporté la valise, que tu l'avais toi-même apportée au commissariat, toi-même tu l'avais ouverte devant le policier, toi-même, c'était bien la preuve ! Pourtant, tu le jurais encore une fois, cette valise n'était pas la tienne. Évidemment, personne ne te croyait. Le premier policier riait comme quelqu'un à qui l'on vient de raconter une histoire drôle.

Tu avais perdu connaissance. Quand tu étais revenu à toi, les mots que tu avais perçus à travers ton esprit embrumé étaient toujours les mêmes. Tu reconnaissais les voix, les injures, mais la signification des paroles, tu ne la saisisais plus, ça sonnait pourtant bien ensemble, mais ça n'avait aucun sens à tes oreilles, rien qu'une bouillie dans laquelle un auditeur plus attentif que toi aurait néanmoins pu discerner les bribes d'une histoire, alors qu'en réalité c'étaient tes phrases à toi, décortiquées, réassemblées, qui se répétaient sans cesse, ponctuées de gloussements et d'onomatopées moqueuses. À force de t'accrocher aux syllabes, tu avais compris qu'on attendait autre chose de toi, un autre discours, qu'il te fallait faire un effort, mais comment ?

Ton imagination avait toujours été faible. Le jour du pont, alors que tu n'étais qu'un gamin, tu avais jugé une fois pour toutes que la réalité était bien plus chienne que l'imagination, rien à faire pour effacer la morsure qu'elle avait infligée à ta chair ce jour-là. Tu avais eu beau fermer les yeux et compter lentement, tu ne savais plus jusqu'à combien, quand tu les avais rouverts, c'était toujours aussi rouge, toujours aussi réel, ton imagination n'avait rien pu pour toi dans cet instant et tu avais perdu d'un seul coup ce qui te restait de ton enfance et de ta capacité de rêver. C'est pourquoi, aux flics, avec ta faible imagination de toujours, tu avais continué à raconter la vérité, rien que la vérité, seulement tu savais bien que ton histoire ne tenait pas debout et qu'un mensonge aurait été plus facile à croire.

— Puisque tu aimes tant la Sainte Vierge, c'est le moment de la prier bien fort ! t'avait lancé à la figure le deuxième flic, avant de